

de M^{me} Poitrine et assura à cette romance transformée un succès qui dure encore de nos jours.

Qu'avait de commun le nom de Malbrouk avec la vogue d'une chanson qui fit explosion seulement en 1783 ? En admettant qu'il y ait quelque consolation patriotique à chaussonner ainsi un ennemi trop heureux, ces singulières repréailles, à l'endroit du vainqueur de Malplaquet, étaient plus que tardives et n'avaient pas davantage le mérite de l'exactitude historique. Churchill, duc de Marlborough, était mort en 1722, et mort dans son lit, d'une attaque d'apoplexie. La bonne humeur nationale n'avait pas attendu soixante ans pour composer des couplets de circonstance, et un recueil manuscrit contient vingt-sept chansons historiques faites par les contemporains de nos désastres ; la seule qui soit populaire, et dont nous venons d'indiquer l'origine tardive, orthographie le nom de Marlborough comme il ne l'avait jamais été ; elle n'est pas citée dans le recueil. Ce nom n'a été choisi que pour le besoin du vers et par suite d'une analogie de sons.

Ce n'était pas la première fois que la pièce originale subissait un travestissement ; à une époque où sans doute elle était populaire, lorsque Poltrot de Méré eut assassiné le duc de Guise, les huguenots la calquèrent grossièrement et en composèrent une fade parodie (le Convoi du duc de Guise).

M. Génin, le regrettable philologue, a reconnu, dans notre folle chanson de *Malbrouk*, les traces vénérables de notre plus vieille poésie, et c'est à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième qu'a, selon lui, retenti pour la première fois cette voix infatigable qui va se répétant à travers les siècles comme un écho lointain du moyen âge. En dépit des retouches et des mutilations maladroites, une critique infaillible a su dégager de la romance remaniée à contre sens tout un fragment inaperçu jusqu'alors, curieux objet d'étude pour qui veut constater les vicissitudes de notre idiôme. Ce respectable débris se compose de quelques vers à peine, mais ces vers semblaient avoir été reconnus par l'instinct populaire, car ce sont les seuls qu'aient retenus toutes les mémoires ; les voici tels qu'ils peuvent être reconstruits :

Malbrou' s'en va-t en guerre, ne sais quand reviendra.

Il reviendra-t à Pasque, à Pasque ou-s à la Trinité,

La Trinité se passe, Malbrou' ne revient pas.

Madame à sa tour monte, si haut qu'ell' peut monter,

Et voit venir son page, tout de noir habillé.

— Beau page, mon beau page, quell' nouvelle apprtrez ?

— Aux novell' que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer :

Monsieur d' Malbrouk est mort, est mort et enterre.

L'ai vu porter en terre par quatre-s officiers :

L'un portait sa cuirasse, l'autre son bouclier.

.....

A l'entour de sa tombe romarin fut planté,

Sur la plus haute branche le rossignol chanta.

Et nous dégageant de toute idée préconçue, nous devons reconnaître la naïve simplicité du dialogue que dépare un seul vers : *Monsieur d' Malbrouk...* Cette tombe ombragée d'un romarin, ce rossignol qui chante sur la plus haute branche, ne manquent pas d'une poésie mélancolique bien étrangère au dix-huitième siècle et en harmonie complète avec la mélodie touchante de l'air si méconnu. Beaumarchais comprit bien le caractère sentimental de cette musique et l'erreur de ceux qui l'avaient appliquée à des couplets burlesques : aussi, dans le *Mariage de Figaro*, fit-il chanter la romance de Chérubin sur l'air de *Malbrouk*.

Quant au rythme, il est conforme aux règles prosodiques de notre poésie naissante, telles que les pratiquaient dans la chanson de geste les poètes contemporains de saint Louis et de Philippe-Auguste. Le couplet monorime, indépendamment du refrain qui a peut-être une valeur historique, est formé par le vers de douze syllabes dans lequel est nulle comme quantité la terminaison féminine placée toujours à l'hémistiche. Le seul vers qui viole ces principes est le vers ridicule et intercalé que nous avons

souligné. Dans cette poésie l'usage de l'éllision est aussi largement autorisé qu'il a été limité depuis ; l'hiatus disparaît par l'emploi des consonnes euphoniques, emploi qui persiste dans la langue populaire en dépit des grammairiens, et qui n'appartenait pas jadis à l'idiôme populaire seulement. Telles étaient les tendances musicales de nos premiers poètes, et peut-être est-on endroit de regretter que les savants se soient mis en lutte avec l'instinct du peuple, condamnant au nom de conventions nouvelles les habitudes euphoniques auxquelles avaient obéi les générations qui firent notre langue. Quoi qu'il en soit, ne confondons pas les archaïsmes authentiques de la chanson de Malbrouk avec les incorrections prosodiques et grammaticales que le chansonnier du dix-huitième siècle y introduisit comme un élément comique.

Non content d'assurer aux humbles couplets le privilège d'une haute antiquité, M. Génin aurait voulu encore en préciser l'origine et retrouver le héros auquel ils furent consacrés. Réduit à quelques documents précaires, il nous fait entrevoir pourtant un chevalier contemporain de saint Louis qui, sous le nom ou le surnom de Mambroun, ou Mambrou, ou Marbrou, a poécisément laissé une légende analogue en Espagne. La tradition, simultanée dans les deux pays, n'aurait pu prendre naissance qu'à l'époque où le roi de France et le roi d'Aragon entreprirent de concert la croisade d'Afrique, et il s'agirait d'un preux appartenant à l'une ou à l'autre nation. Quant à l'air, M. Génin n'est pas éloigné de lui attribuer une origine orientale ; un voyageur européen le reconnut, non sans peine, en Egypte où il était modulé à la façon des Arabes. Un autre hasard l'a fait reconnaître encore par un chrétien deux ans prisonnier des Mores. Les croisés auraient donc, sur une mélodie empruntée aux Sarrasins, composé la complainte qui, en 1783, venaitredire aux oreilles d'une reine le trépas de l'un d'entre eux.

MANIÈRE DE FAIRE TENIR SUR UNE GLACE UN ŒUF DROIT SUR LA POINTE.

Prenez une glace ou miroir, posez-la sur une table bien droite et qui ne penche d'aucun côté : prenez un œuf frais, secouez-le bien afin de mêler le jaune et le blanc ; posez-le sur la glace par la pointe, il se tiendra en équilibre.

MANIÈRE DE FAIRE DES BOUTS DE CHANDELLE QUE L'ON PEUT MANGER

Vous prenez de grosse pomme que vous taillez comme un bout de chandelle. Vous plantez dedans une amande que vous allumez, et qui brûle comme une mèche ordinaire. Ce tour se prépare d'avance, et vous dites à la compagnie : J'ai faim, je vais manger ce bout de chandelle.

TOUR EXTRÊMEMENT PLAISANT.

Faites mettre deux personnes à genoux l'une vis-à-vis de l'autre, mais sur un genou seulement et l'autre jambe en l'air. Donnez à l'une une chandelle allumée, en l'invitant d'allumer celle de l'autre ; ce qu'elle fera très-difficilement, toutes deux étant en équilibre sur un genou, et le moindre mouvement pouvant les déranger.

MANIÈRE DE RENDRE HIDEUSE TOUTES LES PERSONNES D'UNE SOCIÉTÉ.

Faites fondre du sel et du safran dans de l'esprit de vin : imbibezen un morceau d'étoffe ou de coton et mettez-y le feu en ayant le soin d'éteindre les autres lumières : alors à cette lueur les personnes blanches deviennent vertes, et l'incarnat des joues et des lèvres prend une couleur d'olive foncée.